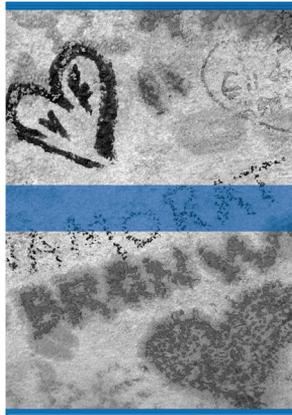


---

Manon Ona

**Au loin les oiseaux**  
**Chériers de l'ombre**



Au loin les oiseaux

Chéries de l'ombre

De la même autrice

**Aux éditions Théâtrales**

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

*Kesta*, 2016

*Le silence est reporté jusqu'à nouvel ordre*, in *Divers-cités. 14 pièces pour la pratique artistique en 5'55"*, collectif, 2016

---

Manon Ona

Au loin les oiseaux  
Chériers de l'ombre

*éditions*  
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction et travail éditorial : Pierre Banos et Gaëlle Mandrillon.

© 2019, éditions Théâtrales,  
47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-803-3 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Manon Tézier.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique des textes de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD ([www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Au loin les oiseaux

## Personnages

4 JURÉES tirées au sort

4 JURÉS tirés au sort

Et ponctuellement :

Les 26 AUTRES JURÉ·E·S titulaires de cette session d'assises

Des interventions narratives

La pièce peut être interprétée par 8 comédien·ne·s ou davantage.

Le public est le 35<sup>e</sup> titulaire de cette session.

# Échantillonnage

## Constitution des listes

ELLE S'APPELLE ANNIE. Strate médiane de la classe moyenne : vous visez au milieu, vous tombez sur Annie. Annie est mère de deux enfants (80 centimètres, 1 mètre), elle a un compagnon. Jamais vous ne l'entendrez dire « mon mari », trop conservateur. Annie déteste les affirmations et les formules définitives. Elle affectionne l'interjection « ah », les adverbes « bien sûr » et « forcément ».

Dans la maison d'Annie et de son compagnon, vous trouverez : une immense bibliothèque, un Modigliani, une litière pour lapin, du parquet naturel et un vidéoprojecteur (dernière étape d'un long sevrage consistant à nier l'existence de leur téléviseur, qui subit une migration progressive – épicycle du salon dans l'axe canapé/table basse, déplacement latéral de deux mètres en faveur de la bibliothèque et au détriment des cervicales, retour au centre mais dans un placard, transfert dans quelque inavouable pièce aux coussins moelleux, mise à pied définitive dans le garage, en prévision des jours où les enfants seraient en âge de). Les soirs de finale, Annie décroche le Modigliani, son compagnon déroule l'écran du vidéoprojecteur de bas en haut avec des airs d'officiant : explosion d'onomatopées, les proportions font sensation. Alignée comme au spectacle, l'assistance rectangulaire commente la qualité d'image. Personne n'ose rappeler ce bon vieux temps où les convives se serraient en cercle autour du tube cathodique, les enfants sur les genoux et les cacahuètes à portée de main. Cercle, rectangle. Au moins, ça aura permis de caser le Modigliani.

Ce genre d'enveloppes officielles, Annie n'aime pas trop les ouvrir. Toujours peur d'une mauvaise nouvelle.

IL S'APPELLE SIMON et ce courrier, Simon a bien failli ne pas l'ouvrir. La faute à l'octogénaire du quatrième, le doyen du conseil syndical, la terreur des primo-accédants. L'octogénaire du quatrième règne en maître sur les entrées A, B et C du bâtiment des Coccinelles, mastodonte de dix étages qui bouche l'horizon à la moitié de la ville. En 2009, l'octogénaire du quatrième s'illustre dans la guerre du local, soutenant le parti des bicyclettes contre le parti des poussettes. Les deux-roues l'emportent. En

2011, il décrète insalubres les plantes vertes sur les demi-paliers ; elles ne passent pas la canicule. En 2012, l'octogénaire du quatrième commence à nettoyer les boîtes aux lettres et à arracher les étiquettes – celles qui disent Pas de pub s'il vous plaît. Allergique à la réclame, Simon a le malheur de s'entêter. Six mois d'étiquetage forcené puis, un soir de détresse, abandon de la Super Glu pour une plaque et une visseuse qui lui valent un blâme du syndic, une bouteille d'excuses (un voisin gêné), une suggestion d'apaisement (la commère du troisième), une capitulation (sous la pression collective) et subséquemment, un retour en force du papier glacé. Depuis ce jour, Simon ne classe plus son courrier : il l'empile. Dépêche du quartier / publicité Lidl / carte de visite du plombier / publicité Intermarché / amabilité du Trésor public / petite annonce d'un voyant extralucide / publicité Auchan / faire-part d'un lointain cousin / publicité Carrefour / promotion exceptionnelle du pizzaïolo (celui du bâtiment des Scarabées) / publicité Casino / tract pour l'inexorable fête des Voisins / publicité Super-U / promotion exceptionnelle du pizzaïolo (celui du bâtiment des Fourmis). Le pizzaïolo des Scarabées a découvert les bienfaits diététiques des pousses de roquette. Le pizzaïolo des Fourmis, lui, a la main lourde sur le fromage. La clientèle des Fourmis s'étouffe durant l'hiver et s'attroupe devant les Scarabées durant l'été. Simon ne classe plus, il amoncelle. Réfugiés dans les lasagnes de réclame, les amendes, avis d'imposition et autres convocations à en-tête de la République française valsent régulièrement dans la poubelle de tri.

ELLE S'APPELLE MAUDE et c'est la catastrophe. En 2015, le papa de Maude fêtera ses soixante ans, sa fille a cotisé. C'est décidé, calé. Le Guide du routard trône sur la table de chevet, avec quinze pages cornées et des croix dans la marge. C'est tout vu, résolu. Maude a barré les cases de son calendrier : ils s'envoleront tous les deux jusqu'à Casablanca, où son papa a grandi et n'a jamais souhaité remettre un pied, pour de sombres histoires – des histoires historiques, élude Maude, qui s'est toujours vantée de ce que son père était un peu arabe, tout au moins symboliquement, symboliquement arabe, c'est cela même – en conséquence de quoi, Maude estime avoir toute légitimité à réussir le couscous. Grand souk ! Thé à la menthe ! Oranges mûres ! Maude se sent investie d'une mission : voir pleurer son cher papa dans les rues de Casa.

Alors ce courrier la prévenant qu'elle doit se mettre à disposition du ministère de la Justice, ce courrier l'informant qu'elle ne peut rien prévoir pour les douze mois à suivre, au cas où et des fois que...

IL TIENT À S'APPELER AL – né Alexandre, raccourci en Alex, résorbé en Al. Un prénom mis au régime dès l'enfance : du nourrisson en bonne santé, le petit Alexandre devient rapidement bien portant, avant que la faculté ne le déclare en surpoids et son entourage, enrobé. Par souci d'équilibre, ses parents interviennent et le délestent d'une syllabe. Alex est un prénom qui prend peu de place dans les conversations : Alex se sent moins encombrant qu'Alexandre. Cette cure onomastique n'entraîne pas le miracle espéré. À quinze ans, Alex déborde toujours, surtout au niveau de l'équateur – longitude dans la moyenne mais latitude hors normes. Le siège à accoudoirs des salles d'attente, le fauteuil des théâtres, la table des restaurants, le trottoir rachitique : chaque jour, son environnement lui rappelle qu'il vaut mieux pousser haut que large. À vingt ans, Alex décide de lâcher du lest, il sacrifie une syllabe supplémentaire.

Pour son courrier comme pour toute chose, Al est très méticuleux. Il ouvre l'enveloppe de convocation à l'aide d'un coupe-papier arts déco.

ELLE S'APPELLE LILIANE. Pour la chercher, inutile de viser au milieu, vous n'y trouveriez pas même ses grands-parents. Liliane n'a jamais connu le milieu. Attention, pas de malentendu : elle préférerait, Liliane. Elle aimerait, comme sa belle-sœur, pouvoir défendre ce rien dont elle serait partie, la simple orange qui les aurait attendus, elle et ses nombreux cousins et cousines sous le sapin de Noël. L'épique escalade des échelons, cette varappe héroïque et opiniâtre depuis les classes sociales les plus..., les plus..., jusqu'à ce sommet où elle aurait planté son drapeau de grande-bourgeoise balzacienne ayant durement gagné son chalet à Megève. Le récit fondateur du riche méritant sa richesse. Hélas, pour prendre ces accents farouches et justiciers, Liliane n'a que le travail de son époux. Qui heureusement travaille dur. Et paye beaucoup d'impôts.

Liliane ouvre le courrier d'une façon distraite et le lit deux fois avant de comprendre qu'il la concerne personnellement. Elle, Liliane. C'est à pleurer de joie.

IL S'APPELLE MAXIME mais tout le monde l'appelle Max. Max a vingt-quatre ans. À la fin du collège, il s'est vu proposer un raccourci ; un chemin de débardage pour monter droit, à flanc de forêt, sans se perdre dans les

lacets. Au final, Max ne s'en plaint pas. Quand ses amis comparaient leurs bulletins trimestriels, il classait ses premiers bulletins de salaire. Maintenant que ses anciens amis sèchent les cours de psycho, il ouvre un PEL. Max ne dit jamais « mes amis » : il dit « les » et il dit « collègues », en prononçant tranquillement toutes les syllabes. Pour le reste – les autres mots, les autres phrases – Max préfère carburer comme on lui a appris : il prend des raccourcis. Les projections de Max : Péro vec les collègues, trip aux Zunis en capotable, maison vec scine ouverte.

Devant le courrier, Max n'en mène pas large. Il se dit Tain, tous les coups j'ai fait une rie.

IL S'APPELLE HERVÉ et non, désolé, Hervé ira l'expliquer au maire s'il le faut : c'est niet. Ils croient quoi, ces cons-là qui tirent des gens au sort sur les listes électorales, que tout le monde peut se rendre disponible dans les grandes lignes, en diagonale ? Primo, Hervé n'a pas voté pour ces cons-là qui tirent au sort. Deuzio, Hervé ne peut pas se rendre disponible en diagonale. Il y a des gens qui bossent. Si Hervé disparaît plus de trois jours, les affaires s'écroulent. La disponibilité en diagonale, c'est niet. S'enfermer deux semaines à cause de délinquants et de criminels, c'est niet. Perdre des heures à se demander s'il faut les envoyer au trou ou leur inventer des excuses, c'est niet.

La justice en diagonale, Hervé, ça ne le fait pas rire du tout.

ELLE S'APPELLE CLAIRE et tout le monde vous le dira : Claire n'a plus vraiment l'âge. De vivre en colocation, de regarder *Dragon Ball Z*, de ne posséder qu'un vélo. Et ce vieux meuble dégoté dans la rue qu'elle ponce et repeint chaque année, pour partir sur de nouvelles bases. Tout le monde vous le dira mais personne n'osera le dire à Claire, sauf sa grand-mère, qui n'a plus peur de rien. Claire n'aime pas les politiques mais adore les élections, les mouvements, les événements, les tracts et les actions. Elle collectionne certains gestes et certains mots avec une application militante. Claire a décidé de ne plus vouvoyer personne car, dit-elle, les spécificités françaises l'emmerdent.

En ouvrant le courrier, Claire s'étonne. Elle ignorait que ça fonctionnait par tirage au sort.

CLAIRE.- Parce que tu savais, toi ?

# Chériers de l'ombre

*À ces partages d'expérience passionnants et stimulants,  
comme ceux que je continue d'avoir avec Pierre Boé  
sur les urgences psychiatriques et sociales rencontrées  
dans le cadre de son travail auprès des adolescent·e·s au  
centre hospitalier Marchant.*

*Un soir d'hiver, dans une grande ville.*

À PEINE UNE FEMME

À PEINE UN HOMME

CHÉRIE DE L'OMBRE

LA MÈRE

*L'espace principal – la rue – fera l'objet d'un contrepoint permettant d'apercevoir fugitivement un autre espace : l'autre de la Mère.*

## 21 heures : il n'est pas l'heure

*Un vieil abribus éclairé crûment. Tout ce qui l'entoure est plongé dans l'obscurité. Plus aucun bus ne s'y arrête ; ses panneaux publicitaires, vides, dévoilent leurs vitrines de plexiglas. La lumière s'y reflète.*

*Sur la chaussée, quelques voitures passeront, que l'on entendra.*

*À Peine une Femme se dirige vers l'abribus. Elle s'y assied, se relève aussitôt, consulte son portable. Elle le jette par terre avec violence : l'objet vole en éclats.*

À PEINE UNE FEMME.- Qu'est-ce qu'il croit.

Direct, à l'instant.

Qu'est-ce qu'il croit, je suis une.

Même pas demandé, on y va, on enchaîne.

Qu'est-ce qu'il croit.

Qu'est-ce qu'il a cru.

Qu'est-ce que j'ai dit qui lui a fait croire.

Qu'est-ce que j'ai fait qui a fait que.

*Elle s'assied de nouveau.*

J'ai pas dit oui,

non.

J'ai pas dit oui.

*On entend une voiture passer, ralentir, manquer de s'arrêter puis filer dans la nuit. À Peine une Femme se lève, ramasse les éclats de portable avec précaution, puis repart.*

## 21 h 30 : quelqu'un

*À Peine un Homme se dirige vers l'abribus. Il est au téléphone.*

À PEINE UN HOMME.- Dix minutes, c'est ça. Dix minutes que j'attends. Évidemment je reste ici, où voudrais-tu que j'aille. Un abribus, oui. Au milieu de la rue, impossible de le louper.

Dix minutes, dix.

Non : quand il fait nuit, quand il fait froid et que tu as faim, ce n'est pas rien.

On terminait plus tôt je te l'ai dit.

Tu démarres, c'est sûr.

Dix minutes de plus, merci. J'ai oublié mon écharpe, je suis gelé.

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Dix minutes, merci.

À PEINE UN HOMME.- Je suis là. J'ai cru entendre quelqu'un.

Je te l'ai dit en partant on terminait plus tôt. Dépêche-toi je suis gelé.

Dépêche.

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Dix minutes encore. Pas aller ailleurs.

À PEINE UN HOMME.- Il me semblait bien.

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Faire fuir les clients.

À PEINE UN HOMME.- Où êtes-vous. Excusez-moi, je ne vous vois pas.

*On entend l'écho de talons sur le trottoir.*

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Excusez-moi. Parle bien.

À PEINE UN HOMME.- Où êtes-vous. On n'y voit rien dans cette rue. C'est moyennement drôle vous savez.

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Méfie-toi des gens qui parlent bien, ma chérie.

À PEINE UN HOMME.- Elles sont combien, là derrière. J'ai un téléphone. J'ai un téléphone !

*Elle rit.*

*Il se lève, jette un coup d'œil à l'extérieur de l'abribus.*

*Écho rapide des talons.*

*Le jeune homme hausse les épaules, abandonne, vient se rasseoir. Il pianote sur son téléphone.*

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Un téléphone moi aussi. Faudrait pas croire. Téléphone qui prend des photos, qui fait la totale. Comme les gens, ma chérie. Faudrait pas croire.

À PEINE UN HOMME.- Les gens ne se planquent pas derrière les abribus.

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Se planquent dessous. Se planquent tellement que si quelqu'un parle - pour autre chose que demander l'heure. Demander l'heure on a le droit. Ou demander ça fait longtemps vous attendez, comme si les autres, simplement là pour faire les horaires -, les gens se planquent tellement : si quelqu'un cherche la conversation, la conversation genre intime, prennent pour un montreur, un déglingué.

À PEINE UN HOMME.- Dix minutes...  
Personne n'aime faire la conversation pour rien.

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Trop de gens à l'arrêt de bus c'est pas bon, voilà ce qu'il dit.  
Des idiots qui traînent sous l'abribus, c'est pas bon pour le job.  
Te lève pas. Fais comme si.  
Quand quelqu'un me voit, quelqu'un qui n'est pas là rapport au job, il se met en colère.

À PEINE UN HOMME.- Faudrait savoir.

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Plein d'arrêts de bus dans cette ville. Cette rue, même, loin là-bas, bout du bout. Des arrêts pour de vrai. Des bus qui passent. Pas bon pour le job, t'en doutes.

À PEINE UN HOMME.- J'attends ma mère, pas le bus.

CHÉRIE DE L'OMBRE.- Choisi cet endroit bien exprès, loin des avenues. Tout soit tranquille. Je fasse le job sans dérangement. Ici, personne, ma chérie. Viendra pas t'enquiquiner. Voilà ce qu'il dit.  
Connaissais bien le coin des avenues, faut pas croire. Tant que toi.  
Ici, la paix ma chérie. Quand il pleuvra, pourras te mettre à l'abri. Quand il sera tard, très tard, pourras même t'asseoir. Cinq minutes pas plus, ma chérie. Que personne n'oublie que tu le fais, le job. *(Une voiture passe.)*

Voilà. Tant que tu, là, personne ne s'arrêtera. N'aiment pas être – encore moins par des enfants.

Suis pas une déglinguée, tu sais ça. Suis pas une déglinguée.

À PEINE UN HOMME.– Sortez de l'ombre un peu. Juste pour voir. Ça ne se fait pas, de parler aux gens dans le noir. En embuscade.

Je ne sais même pas pourquoi je vous parle. « Ça ne se fait pas. » Comme si pour le reste, votre présence ici, ça se faisait.

CHÉRIE DE L'OMBRE.– Marche dans la nuit, rase les murs, genre je leur appartiens.

Rase les murs, ma chérie.

À PEINE UN HOMME.– Qu'est-ce que je fais là.

CHÉRIE DE L'OMBRE.– T'aime, ma chérie, t'aime plus que tout. (Ce qu'il dit. Tous les jours il le dit. Ou presque.) Les rues t'aimeront aussi. M'appartiens à présent, ma chérie. M'appartiens à la ville et à ses rues.

À PEINE UN HOMME.– Rien à faire ici. À causer comme ça. Avec une.

CHÉRIE DE L'OMBRE.– Prendra à attendre ta mère au mauvais endroit.

À PEINE UN HOMME.– Donc c'est vous. Vous et votre chéri. C'est vous qui décidez qui a le droit d'attendre qui, et où.

CHÉRIE DE L'OMBRE.– Ma place, tu comprends.

Ma place. Bien une quelque part. La journée pour les autres, et la nuit c'est pour moi. Comprends, ça. Le boulevard, pour les autres et ici, c'est pour moi.

Une petite place rien que pour ma chérie.

À PEINE UN HOMME.– J'ai le droit d'être là. Vous et votre chéri, un peu moins.

CHÉRIE DE L'OMBRE.– Un appeleur. À peine un homme et déjà. Leurs mots plein la bouche. Les mots des appeleurs de flics, des appeleurs de foyers, des services, des éducateurs, de tous les machins sociaux qui existent.

À PEINE UN HOMME.– Elle crie, maintenant.

Je suis sous un abribus, dans le froid, en pleine nuit, à parler avec une. Et qui crie, en plus.

---

Manon Ona

Au loin les oiseaux  
Chéries de l'ombre

En 2012, après des années de violences conjugales, Jacqueline Sauvage abat son mari. *Au loin les oiseaux* aborde cette célèbre affaire judiciaire du seul point de vue des jurées tirées au sort de la cour d'appel. Manon Ona revisite la forme classique du huis clos et la dramaturgie du procès par le travail de la narration. Douleuruse confrontation à soi-même et au groupe, l'expérience citoyenne laisse des traces et interroge la possibilité d'une résilience collective.

Un abribus, la nuit. Un fille puis un garçon de passage dérangeant *Chérie de l'ombre* qui, chaque soir, y attend ses clients. Leur rencontre ouvre une porte sur des violences tues. D'un aveu à l'autre, l'emprise ne sera pas forcément celle qu'on croit.

Manon Ona explore différentes formes dramatiques d'une écriture tantôt poétique, tantôt quotidienne.

---

ISBN : 978-2-84260-803-3 | 13 €



---

[www.editionstheatrales.fr](http://www.editionstheatrales.fr)